

Du « relationnel » Lucio Russo

Mauro Magatti, dans un éditorial commentant le discours tenu par le Pape à Strasbourg : « Le diagnostic de François est sévère mais réaliste : la sclérose européenne est une conséquence du renfermement du Je sur lui-même (...) La grande histoire européenne a le mérite d'avoir fait émerger le Je individu. Mais à présent cette histoire est destinée à s'arrêter si elle ne reconnaît pas le relationnel constitutif de la personne. Dans ces dimensions multiples. Entre Ciel et Terre, en tenant ouverte la dialectique entre contingence et transcendance, physique et métaphysique, science et religion (...) Après le temps de la souveraineté (individuelle et étatique) vient le temps du rationnel (...) L'histoire de la liberté n'est pas destinée au cul-de-sac de l'individualisme radicalisé ou à son contraire, le fondamentalisme identitaire. En se reconnaissant en relation, elle peut aspirer à des formes plus hautes d'humanité et de socialité »¹.

Il n'y a cependant pas à espérer que la liberté « puisse aspirer à des formes plus hautes d'humanité et de socialité », si l'on ne reconnaît pas que la qualité de la relation qu'on a avec le monde et avec les autres dépend *in toto* de celle que l'on a avec soi-même : à savoir du degré de conscience que le Je a de lui-même. Une chose, en effet, est le *Je*, la *conscience du Je* (l'autoconscience), elle, en est une autre. Et la qualité de l'*existence* du Je ne dépend pas de celle de son *essence*, mais plutôt du degré de conscience que le sujet en a (en celle-ci se trouve la liberté).

Et quel est aujourd'hui le degré de conscience que le Je a de soi ? C'est celui de la conscience corporelle ou spatiale (représentative), du Je fondée sur une opposition de sujet et objet ou d'*ego* ou de *non-ego*. Tous ceux qui dénoncent, comme les Catholiques, l'actuel « enfermement du Je sur lui-même » ne s'aperçoivent donc pas qu'ils dénoncent (moralistement) l'*ego* et non pas le Je, qui est au contraire, le sujet du « dévouement » ou du « sacrifice de soi ». À la différence de l'*ego*, le Je *se sait et se sent* d'autant plus « sujet » d'autant plus qu'il est dévoué à l'objet ou à autrui : en bref, d'autant plus qu'il aime (« L'*ensemble* authentique — écrit Henry Corbin — peut naître seulement de la solitude et dans la solitude »)².

C'est vrai, « la grande histoire européenne a le mérite d'avoir fait émerger le Je individu », mais c'est pareillement vrai qu'elle l'a fait émerger (qu'elle a fait émerger la conscience moderne du Je en tant qu'*ego*) en luttant contre les forces conservatrices qui voulaient alors en empêcher la naissance (que l'on pense à Galilée et au *Syllabus*) et qui veulent aujourd'hui faire obstacle à son développement (le développement de la conscience du Je et du penser qui le rend possible).

Le fait est que l'*ego* se tient au Je comme la chenille se tient au Papillon, mais avec la différence que la chenille, pour se métamorphoser en imago, n'a pas besoin de transformer le penser et l'autoconscience, comme il est au contraire nécessaire à l'*ego* de le faire pour se métamorphoser en Je ou Soi spirituel.

Les représentants de « l'individualisme radicalisé » aiment donc la chenille (l'*ego*), mais pas l'imago (le Je ou le Soi spirituel), alors que les représentants du « fondamentalisme identitaire » n'aiment pas non plus la chenille³.

Tous ceux qui affirment « qu'après le temps de la souveraineté (individuelle et étatique) vient le temps du relationnel » ceux-là voudraient entreprendre une « troisième voie », en se distinguant ainsi, aussi bien des représentants de l'individualisme (égoïque et bourgeois), que de ceux du collectivisme (théocratique ou idéocratique).

Mais celle du « relationnel » est-elle vraiment une troisième voie ? Il y a à en douter et de beaucoup. (Autre chose serait de dire, en effet, que le Je est le sujet du « mettre en relation » ou du « connecter », étant donné que l'activité du mettre en relation ou du connecter c'est l'activité du penser, et le penser c'est l'activité ou l'acte du Je".)

Sur le plan simplement logique, déjà, l'identification du *sujet* avec une *catégorie* particulière (Vito Mancusso : « *Je = relation* »)⁴ est toute autre que convaincante. Pour quelle raison, en effet, le Je devrait-il se reconnaître dans la catégorie de la *relation*, et non pas (pour le dire avec Aristote) dans celles de la *substance*, de la *quantité*, de la *qualité*, du *où*, du *quand*, du *se trouver*, de l'*avoir*, de l'*agir* et du *subir* (ou encore pour le dire avec le Kabbaliste, dans un des dix *Séphiroth* et non dans les neuf autres ?)⁵.

¹ *Corriere della Sera*, 26 novembre 2014.

² Henry Corbin : *La Sophia éternelle* — Mimesis, Milan-Udine 2014, pp.14-15.

³ Francesco Giorgi : *De l'ego-Cain*, 18 avril 2004 [traduit en français sous le fichier FG180404.DOC et disponible auprès du traducteur].

⁴ Francesco Giorgi : *Voir la vie authentique*, le 11 juin 2010 [traduit en français sous le fichier FG110610.DOC et disponible auprès du traducteur].

⁵ On peut se faire une idée de combien est simpliste, et c'est peu dire, l'identification du Je d'avec la relation, en réfléchissant à ces paroles de Rudolf Steiner : « En étudiant le milieu environnant selon le « quand » et le « où » nous arrivons à une connaissance du je de tous les jours. En observant la lignée héréditaire, nous arrivons à connaître comment le je se déploie dans le corps éthérique. En expérimentant le *Karma* nous arrivons à connaître les manières avec lesquelles le Je s'extériorise dans le corps astral. Nous arrivons à

Que l'on pense au rapport entre deux sujets : la qualité de leur relation (de leur communication, de leur langage, de leurs gestes) ne dépend-elle pas éventuellement du degré de conscience qu'ont tous deux aussi bien de soi que d'autrui ? N'est-il pas évident que c'est la réalité de l'autoconscience à déterminer cette de la relation (« ... Tu aimeras ton proche comme toi-même » — **Rom 13, 9**), et non pas la qualité de la relation à déterminer celle de l'auto-conscience ?

L'*ego*, en tant que sujet de la conscience (moderne) de soi, pour être et se conserver tel, doit s'opposer à l'objet ; c'est pourquoi, il est fatalement porté à considérer aussi comme « des objets » (*non-ego*) aussi les autres sujets.

Thomas Merton écrit : « Libérée de la tension de maintenir obstinément en vie un objet-Dieu, la conscience cartésienne demeure non moins emprisonnée en elle-même. D'où le besoin de s'évader de son je et d'aller vers « les autres » dans des « rencontres », « ouvertures », « solidarités », « communion ». Mais le grand problème, c'est que pour la conscience cartésienne, même « autrui » est objet »⁶.

C'est seulement pour le Je ou Soi spirituel, l'autre est en effet un « Je ou Soi spirituel » et seulement dans « Je suis » (dans le *Logos*) chaque *Je est tous les Je*. « L'unité originaire des nombreux « Je » — affirme Scaligero — est la source métaphysiques qui dans le monde se réalise comme amour »⁷.

De la même façon que l'*ego* s'illusionne, par conséquent, d'aller vers « les autres », au moyen de « rencontres », « ouvertures », « solidarité » et « communion », ainsi on s'illusionne d'aller vers « les autres » au moyen du « relationnel » (Entre Terre et Ciel : en maintenant ouverte la dialectique entre contingence et transcendance, physique et métaphysique, science et religion »).

Morale de la fable : prétendre le « relationnel » à partir de l'*ego* est vain (comme de prétendre que la chenille vole), étant donné que l'*ego* est intrinsèquement *a-social*, prétendre le « relationnel » à partir du Je est superflu, étant donné que le Je est intrinsèquement *social* (un « Je-Nous »).

La « sclérose européenne » est donc bien, en effet, une « conséquence de l'enfermement du Je sur lui-même », mais celui-ci est à son tour une conséquence d'une stase dans le processus d'évolution de la conscience du Je, et d'une fixation pathologique sur son état égoïque : un état auquel on peut porter remède en transformant l'*ego*, au moyen de la connaissance et de la discipline intérieure, en Je ou Soi spirituel (« Que Ton Nom soit sanctifié »), et certainement pas en appelant, de manière absolument abstraite, à un « relationnel constitutif de la personne » (La majeure partie des êtres humains, disait Fichte, préférerait être considérée comme une « pierre de lave sur la Lune », plutôt que comme un Je).

Ce qui inquiète le plus, c'est d'affirmer, de toute manière, comme le fait par exemple Vito Mancuso, que le Je « existe en tant que fruit de ses relations » (le Je étant « un ensemble ordonné de relations, des particules qui forment des atomes, des atomes qui forment des particules, des molécules qui forment des cellules, des cellules qui forment des tissus, des tissus qui forment des organes, des organes qui forment l'organisme ») signifie affirmer non pas que le Je est le fondement (Un) des relations (multiples), mais plutôt que celles-ci sont le fondement du Je⁸.

On ne s'aperçoit pas que, ce faisant, on devient porte-drapeau d'une sorte de « néo-avicennisme » ou de « néo-avéroïsme ». Comme Avicenne (980-1037) et Averroès (1126-1198), en effet, dissolvent l'individualité, après la mort du corps, dans l'universalité, ainsi les « relationnistes », dissolvent le Je, durant la vie du corps, dans le réseau de ses innombrables « relations » (presque comme s'il s'agissait d'un *social network*, et non pas de l'esprit)⁹.

En réalité une telle dissolution n'est que l'actuelle et intellectualiste version de la dissolution de l'esprit (du Je) dans l'âme, sanctionnée par le huitième Concile de Constantinople (869-870).

Lucio Russo, Rome 9 janvier 2015.

Sources : osservatorio spirituale : [www.http://ospi.it](http://ospi.it)

un dernière degré de la connaissance en puisant aux connaissances cosmiques ; puisque ici est expansé ce qui est comprimé dans le je ponctuel de l'être humain. Connaissance du Cosmos est connaissance de soi » (R. Steiner : *Réponses à des énigmes de la vie* — Antroposofica, Milan 2012, p.41).

⁶ T. Merton : *Le Zen et les oiseaux rapaces* — Garzanti, Milan 1970, p.32.

⁷ M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.14 [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH ou bien directement auprès du traducteur, *ndt*] ; Steiner écrit : « Ce « Je » c'est l'être humain même. (...) Le « Je » vit dans le corps et dans l'âme ; l'esprit cependant vit dans le « Je » (...) L'esprit s'irradie dans le « Je » et vit en lui comme dans son involucre, de la même façon que le « Je » vit dans le corps et dans l'âme comme dans ses involucre » (R. Steiner : *Théosophie* — Antroposofica, Milan 1957, pp.32-33).

⁸ Voir la note 2.

⁹ Dans son *Intelligence collective — Pour une anthropologie du cyber-espace*, le philosophe français Pierre Lévy consacre un chapitre aux rapports entre la philosophie arabe et la cybernétique. Convaincu, à l'instar D'Avicenne, qu'il y a un seul intellect « agissant » pour tous les êtres humains, et que la conscience du Je est donc un phénomène accidentel (dû à l'insertion contingente de l'intellect collectif au corps individuel), Lévy propose la substitution d'un tel intellect avec le réseau ou le « cyber-espace », en qualité de « cerveau collectif » ou de « hyper-cortex » Voir Francesco Giorgi : *Face à l'Islam*, 12 mai 2002 [traduit en français sous le fichier FG120502.DOC, disponible auprès du traducteur]